

ques, en se rossaisissant, rougit jusqu'au blanc des yeux, et conçut la pensée nette, claire et fermement arrêtée, d'aller gifler " le polisson " qui se permettait si impudemment et imprudemment, de l'accommoder à cette sauce, quitte à lui ouvrir le ventre d'un coup d'épée, le lendemain matin, pour lui apprendre à vivre.

Rose en frémit en blémissant.

Elle n'avait pas prévu cet aléa, et si c'était ainsi que ça commençait, elle renoncerait bien volontiers, dans son cœur, à jamais passer les fortifications de la capitale.

C'eût été trop cher.

—Doucement, mon gendre, doucement, fit le bon M. Chavart.

" On voit bien que tu n'as pas encore pris le pli des luttes parlementaires.

" Eh ! mon cher enfant, ce ne sont que des roses auprès de ce qui t'attend, si tu maintiens ta candidature !

—Si je la maintiens ? répliqua Jacques avec feu. Vous pouvez en être bien certain, par exemple. Ah ! un " incapable ", moi ? Attendez voir si ces cadets-là m'intimideront. Ce serait une désertion, un " lâchage " honteux. Qu'en penseraient les bouilleurs de cru ? Tout à eux, désormais ; voyez-vous, je leur appartiens corps et âme. J'y laisserai mon repos, ma fortune, ma peau, s'il le faut ; mais je ferai triompher leur cause, où j'y perdrai mon nom.

Et, trempant une plume de bonne encre, il écrivit au comité, le résumé de ce qu'il venait de dire à son beau-père ; c'est-à-dire, qu'il acceptait la candidature, définitivement ; encore bien que, rendant la monnaie de sa pièce au rédacteur du *Semaphore*, il le traitait de " sauteur " et de " paillasse stipendié par des fonds d'origine suspecte ". — Attrape !

—A la bonne heure ! s'exclama le beau-père, Voilà que tu te mets au ton de la polémique électorale.

Vivent les bouilleurs de cru ! cria Jacques, en signant sa lettre-programme.

III

On ne se sentait plus vivre dans la tribu des Chavart.

Il n'y avait plus d'heures pour les repas ; on se couchait quand on pouvait et on ne dormait que d'un œil.

Finies les causeries, le soir, après dîner, sous les grands arbres du parc en prenant le café.

Passé le temps où, réunis au salon, les dames brodant, tandis que l'une d'elles, assise au piano, caressait les touches d'ivoire ; père, frère, maris, lisaient le journal en paix.

—Est-ce que ton mari ne rentre pas dîner, Rose ?

—Je ne suis pas, répondait celle-ci, en étouffant un soupir. Il est parti à six heures du matin.

—Parti, pourquoi faire, pour où aller ?

Eh ! parbleu, ne fallait-il pas qu'il se montrât dans chaque commune du canton et qu'il persuadât ses " chers concitoyens " de voter pour lui ?

Dès le petit jour, vite, en voiture !

La veille, son valet de chambre l'avait précédé pour coller des affiches, annonçant la venue du candidat.

Le tambour de ville battait la caisse, répétant l'avis de l'affiche.

Et le cabaret le plus central préparait la salle de bal pour la " réunion privée " doublement annoncée.

Souriant, familier, Jacques sautait de sa voiture à la rencontre du premier habitant.

Cinq ou six autres, des vieux, s'approchaient, curieux et méfiants, et les poignées de mains de marchor, du " cher ami " en veux-tu en voilà ; bien qu'on ne se fût jamais tant vu, de part ni d'autre.

Les commères s'en mêlaient dévisageant le futur successeur du " pauvre M. Michalou ".

—Et vous ce poupard, ma chère dame ? L'air est bon par ici. Le bel enfant ! Mouchez-le un peu qu'on l'embrasse. Tiens, mon petit bonhomme, achète-toi un sucre d'orge avec ça. Et vous autres, hein ? Qu'il fait chaud ! Nous allons bien " prendre un verre " en attendant la réunion.

(A suivre)